

Prière de ne plus me chercher

Christiane Lahaie

Numéro 135, 2012

La prière

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68117ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lahaie, C. (2012). Prière de ne plus me chercher. *Moebius*, (135), 45–48.

CHRISTIANE LAHAIE

Prière de ne plus me chercher

Cher Vincent,

Je me doute bien que vous vous inquiétez pour moi. J'en suis désolée. Ce que je vais vous écrire, je n'ai pas eu le courage de vous le dire en face. Vous auriez tout fait pour me dissuader de mener mon projet à terme, y compris me contraindre à prendre cette substance qui ne guérit rien. Le celexa n'est qu'un bandeau sur les yeux. Et ce bandeau, je l'ai enlevé.

Vous savez, ces images qui me revenaient sans crier gare? Elles m'assaillent à présent dans toute leur horreur. Je vois un ciel noir. Des gens qui courent dans tous les sens en hurlant. Des véhicules qui se tamponnent et prennent feu. Je vois le sol se fissurer de partout et des corps qui tombent dans le vide. J'entends des pleurs, des cris qui glacent le sang. Et cette odeur de soufre me brûle les narines. Mais, surtout, je me vois seule. Seule comme je ne l'aurais jamais cru possible. Je suis dans une chambre. Cette chambre où j'ai si longtemps été enfermée. Quelqu'un entre. Quelqu'un qui, je le sais, va abuser de moi.

Vous me cherchez, sans doute. Cessez tout de suite. Là où je vais, vous ne pouviez aller aussi. Sachez tout de même que j'emporte de vous le meilleur des souvenirs. Mais il ne fallait pas, Vincent. Il ne fallait pas me rescaper. Vous avez triché. Vous avez joué avec mon destin. Vous avez perdu.

En attendant, si cela peut vous reconforter, sachez qu'on m'a hébergée, nourrie et abreuvée. Je ne suis pas certaine de ce que contiennent les plats que m'offrent mes hôtes. Ils ont une odeur de poussière et de suie. Comme tout ce qui m'entoure ici, du reste.

Le plus étrange, c'est que ceux dont je viens de vous entretenir n'ont pas de voix. Ou s'ils en ont, je ne les ai pas entendues. Leurs cordes vocales ont peut-être brûlé, car ils se parlent par signes. Je n'ai pas vu leurs traits non plus. Ils sont tous enveloppés dans des lisières de tissu. J'imagine qu'ils se dénudent de temps à autres pour les laver, ces bouts de chiffons. S'ils ne le font pas, je les plains.

Dans cette contrée, l'eau se fait rare. Je m'étonne qu'on n'ait pas confisqué ma gourde. Ce qu'ils boivent, ils le tirent d'un puits aménagé dans une grotte souterraine. J'y ai trempé les lèvres. C'est très âcre et ferreux.

Je suis enfin parvenue à trouver le sommeil après une nuit blanche passée à les regarder gesticuler en tous sens. Sans doute étaient-ils en train de décider de mon sort. À un certain moment, je me suis levée parce que j'étais ankylosée, et ils m'ont obligée à me rasseoir. À ce moment, le couteau est tombé de ma poche. Votre couteau. Ils l'ont pris dans leurs mains bandées, l'ont soupesé, renflé, puis ils me l'ont rendu. Depuis, ils ont le plus grand respect pour moi. Peut-être ont-ils peur? Mais il est plus probable qu'ils aient reconnu votre sceau.

Même dans ce pays que le soleil pulvérise, vous êtes mon sauf-conduit. Vous êtes partout. Vous savez où je me trouve, alors à quoi bon vous le cacher? Mais vous attendez. Vous croyez me punir. D'abord, pour vous avoir quitté, puis pour avoir subtilisé votre couteau. Vous avez raison d'être en colère. Vous n'êtes pas du genre qu'on laisse derrière, n'est-ce pas?

Il le fallait, Vincent, parce que je suffoquais. Cette température contrôlée, cette lumière artificielle... Je rêvais de voir de vrais arbres. De vrais baobabs, comme ceux que je n'avais jamais vus qu'en photo. Dès que je vous l'ai dit, vous avez fait en sorte qu'on en plante un dans la serre. Mais moi, je parlais de l'Afrique! Pas d'un végétal déraciné, arraché à sa terre originelle! Vous m'avez répondu que l'Afrique était un mythe. Que les baobabs étaient les arbres sacrés de ses habitants.

Le problème, c'est qu'avec ou sans celexa, j'ai toujours été en mesure de faire la différence entre la vérité et le mensonge.

Je suppose que je fais preuve d'ingratitude. Oui, je suis une ingrate. Et je suis triste. Vous ai-je déjà dit qu'un de mes plus grands plaisirs, c'était d'aller en Europe et de marcher le long des grands boulevards? Sans doute pas. Car je les avais oubliés, eux aussi. Si je l'avais fait, vous auriez voulu qu'on reproduise je ne sais quelle place ou quelle fontaine dans notre jardin. Vous n'avez pas de limites quand il s'agit de moi. Alors, il fallait que je vous arrête. Vos extravagances auraient fini par vous coûter cher.

Maintenant que j'ai pris du repos, je vais repartir. Et ces êtres étranges ne vont pas se mettre en travers de ma route. Je le répète, je vais là où vous ne pouviez m'accompagner. Et eux non plus.

Je vous embrasse et je vous dis merci. Pour les nuits passées à traquer les lucioles. Pour la lumière tamisée du solarium. Pour vos étreintes patientes, même si elles ne m'ont jamais procuré de plaisir. Quelque chose m'a été volé, il y a longtemps. Et ce qui ne nous appartient plus, nous ne saurions le donner. Alors, ne me regrettez pas. Les pièces éparses de ma mémoire, de mon identité, se rassemblent peu à peu. Je sais ce que je veux, ce dont j'ai besoin. Je veux le néant. Me défaire de ce corps qui m'encombre. Qui se jette dans l'abîme chaque fois que je lui permets de s'abandonner au sommeil.

Vous aurez compris que c'est à vous d'oublier maintenant.

Après avoir scellé cette enveloppe, je vais joindre les mains et je prierai pour vous. Pour tous ceux qui cherchent à tâtons le chemin qui est le leur. Car, moi, j'ai trouvé le mien.

Avec mon affection,

A.

